

raison.

n°4 - 21 juin 2022

Le superlatif

LE RÈGNE MÉDIATIQUE DU SUPERLATIF

Il faut y voir un signe des temps : l'adjectif qualificatif a perdu sa valeur et il lui faut désormais user de son plus haut degré pour trouver place dans la langue. Surtout la langue parlée, s'entend, et notamment à la télévision.

Petit rappel grammatical. L'adjectif est un mot qui s'adjoint à un nom pour le qualifier, pour exprimer sa qualité. Comme « une *vieille* maison » ou « un *jeune* homme ». Il existe deux degrés de l'adjectif qualificatif : le *comparatif* et le *superlatif*. Le comparatif peut être d'infériorité (*moins que...*), d'égalité (*aussi que...*) ou de supériorité (*plus que...*) ; il sert à comparer deux éléments. Saluons au passage la finesse linguistique qui permet souvent de choisir entre *plus* et *moins* en variant le qualificatif. Ainsi la nuance est mince entre l'aîné et le cadet, le premier étant plus âgé et le second plus jeune, ou le premier moins puéril et le second moins sénile...

Mais l'époque n'est plus au comparatif – qui requiert un minimum de réflexion et d'analyse – et le ton est délibérément au superlatif. On veut tout tout de suite, et bien sûr le

meilleur. Le superlatif a, lui, deux degrés : le relatif (*très bon*) et l'absolu (*le meilleur*). Les réseaux sociaux sont à l'œuvre et font une bien sinistre besogne. La pire, devrais-je écrire pour me mettre dans le ton. Et peu à peu le superlatif absolu élargit son domaine.



La télévision s'en fait bien sûr le chantre. Deux exemples, dans des domaines aussi éloignés que le foot et la chronique princière. Cette dernière est la chasse réservée de Stéphane Bern (du verbe *berner*?). Pour ce dernier, Elisabeth n'est pas une *très grande* reine (superlatif relatif) mais *la plus grande* (superlatif absolu) de toutes. Commente-t-il le décès de Lady Diana ? « *Ça a été un moment paroxystique de mon métier d'animateur* » déclare-t-il. À bien y regarder, on pourrait le suivre et parler de *superlatif paroxystique*... Notre-Dame est-elle en reconstruction ? Non, elle est « *en résurrection* » car, bien évidemment, il joue de toutes les vibrations sensibles de la langue, il a « *le cœur qui saigne* »...

L'autre domaine particulièrement sensible à cette inflation linguistique est la presse, ou, plus exactement, le commentaire sportif. Le commentateur qui accompagne le téléspectateur dans un match sans saveur risque de le perdre rapidement, avec les conséquences en termes d'audience et donc de finances. Du coup il s'agit non plus de commenter mais de faire vibrer. Le roi de la chose s'appelle Yoann Riou, il officie sur la chaîne 21, L'Équipe. Il est proprement in-sup-por-ta-ble ! Il a travaillé son débit de voix qui est le plus rapide que je connaisse. Avec lui il n'y a jamais *un bon match* mais toujours *un match de dingues*. Kylian Mbappé n'est pas un footballeur particulièrement doué mais *un génie du ballon rond*. Il ne marque que des buts *géniaux, d'anthologie*. Le sinistre officie aussi dans une des rares émissions consacrées à la chanson française, *Samedi d'en rire* sur la 3. Il m'arrive de la regarder malgré lui. Je ne fais que m'en repentir. Car il est incapable de parler tranquillement de telle ou telle des vedettes yéyés des années diluviennes. Sort-il un disque ? Non, il crée *le buzz* ! Les succès sont forcément *planétaires* et les concerts *pharaoniques*... Roda-Gil et Delanoé ne sont pas d'excellents paroliers mais des *génies du verbe*. Tout est à l'encan.

Bien sûr il me suffirait de changer de chaîne ou, plus sûrement, d'éteindre la télé. Mais la maladie a gagné l'essentiel du monde de l'information, à commencer par la presse écrite. Seuls quelques titres échappent encore au virus, Le Monde, Libé, Fakir, La Croix, Le Canard... Mais, ainsi qu'on va le voir dans les pages suivantes, le monde de la littérature n'échappe pas à l'invasion. Hélas...

Roger WALLET

« Le jeune homme », Annie Ernaux



Le dernier Annie Ernaux nous est venu comme un roman. Non ! Sans que la chose fasse l'objet d'une normalisation, ce

livre n'est qu'une nouvelle – je parle évidemment là de sa longueur. Le texte fait dans les 19.000 signes, ça ne se discute pas.. Le Seuil a créé, pour ce genre d'ouvrages, une magnifique petite collection, *La librairie du XX^e siècle*, au format plus modeste, 11x18. Mais *Le voyage d'hiver*, de Perec, y fait quasiment 17.000 signes.

Superlative aussi la présentation qu'en fit Busnel le mois dernier : la hantise de l'audimat ! À l'écouter, il s'agirait d'un chef-d'œuvre absolu. Non ! Un texte « à la Ernaux » mais dont la brièveté ne permet pas de développer de ces sensations profondes que ses grands romans, *La place*, *Passion simple*, *La honte...* ont ancrées dans notre conscience de lecteur. À preuve : la phrase pour moi la plus forte est celle qu'elle inscrit en exergue, « *Si je ne les écris pas, les choses ne sont pas allées jusqu'à leur terme, elles ont été seulement vécues* ». Une phrase qui me semble contenir vraiment toute l'écriture d'Ernaux.

De quoi est-il question ? La romancière a la cinquantaine et va vivre une histoire d'amour avec un jeune homme de vingt ans. Il se trouve que j'ai écrit un roman (dans les 140.000 signes) sur ce même thème. Ce n'est pas la meilleure situation pour faire œuvre de lecteur car tout accroche, à commencer par le titre : là où le mien, *Légère*, parlait d'elle élogieusement, celui d'Ernaux

est d'une froideur qui glace. Le reste du texte ne dément pas ce premier sentiment, qu'explicite le premier § *Souvent j'ai fait l'amour pour m'obliger à écrire. Je voulais trouver dans la fatigue, la déréliction qui suit, des raisons de ne plus rien attendre de la vie. J'espérais que la fin de l'attente la plus violente qui soit, celle de jouir, me fasse éprouver la certitude qu'il n'y avait pas de jouissance supérieure à celle de l'écriture d'un livre.*

Qu'elle passe complètement à côté d'une histoire d'amour n'a rien d'étonnant, tant son égocentrisme affirmé guide sa vie. Dit-elle. Certes l'écriture de l'écrivaine se caractérise par une distance, une certaine froideur mais ici, cela confinerait presque au cynisme. Comme cynique le plaisir qu'elle avoue d'avoir eu à s'afficher avec son jeune amant :

Mon corps n'avait plus d'âge. Il fallait le regard lourdement réprobateur de clients à côté de nous dans un restaurant pour me le signifier. Regard qui, bien loin de me donner de la honte, renforçait ma détermination à ne pas cacher ma liaison avec un homme « qui aurait pu être mon fils »...

Bien sûr c'est le comportement de la femme qui me révulse mais l'écriture ? Eh bien, elle manque de force, de nuances et de sensibilité – je sais, ce n'est pas la caractéristique de cette autrice... Bref, vite lu, ça ne mérite guère mieux.

R.W.

Le jeune homme,
Annie Ernaux,
Gallimard 2022



« Bleu calypso » Charles Aubert



Les deux jours qui ont suivi ont été deux jours de bonheur parfait. Silence radio du côté de Lizzie et de Luc, aucune visite de Malkovitch et de

Franck, pas de disparition impromptue, ni même une petite garde à vue pour pimenter mes heures perdues. Ciel clair, temps calme. J'avais appris d'un client passé m'acheter des leurres, que les recherches menées sur l'étang par les gendarmes n'avaient rien donné. Il n'y avait aucun nouveau cadavre. Tout était peut-être en train de rentrer dans l'ordre. En tous cas, c'est ce que j'essayais de me faire croire.

Niels Hogan a pris sa retraite de la société au bord d'un étang près de Montpellier, et vit confortablement en fabriquant des leurres pour son usage et celui des pêcheurs qui les lui commandent sur internet. D'ailleurs l'enquête criminelle au centre de laquelle il finit par se retrouver commence au chapitre 1 par une de ses parties de pêche au cours de laquelle il photographie (son second hobby) le visage flou d'un cadavre sous la surface pittoresque de l'étang. On l'aurait suivi, progressant – au gré des chapitres inaugurés chacun par un haïkaï – dans l'art de préparer le thé ou le café, sans le plus perturbant des éléments déclencheurs : *Un regard bleu pénétrant, des lèvres bien dessinées. Ses cheveux châtain étaient coupés au carré avec des mèches faussement rebelles qui passaient derrière les oreilles en rebiquant. Une vraie belle*

filles, je me suis dit. Belle mais avec un côté inquiétant. Lizzie, la fille de son voisin taiseux, journaliste d'investigation et ancienne reporter de guerre bien déterminée à mener une contre-enquête avec le ci-devant spécialiste ès leures.

Dans ce premier roman policier agréablement écrit à la première personne, presque aucun personnage n'est épargné, et on suit les protagonistes chahutés par des péripéties bien amenées jusqu'aux derniè-

res pages où se révèlent des sentiments bien inattendus d'amitié improbable et de tendresse redoutée.

Michel LE DROGO



Bleu calypso
Charles Aubert
Zlatkine & Cie

« Pas dans la vie pour rigoler »



Ou la modestie même... que ce livre de Pierre Campagnolle. Une petite maison d'édition, *Le lys bleu*, créée à Paris il y a cinq ans. Sa réalisation

est impeccable et son site est d'une belle clarté toute simple.

Le sous-titre le dit : l'auteur écrit là des « couillonades ». Le mot n'est pas à prendre au pied de la lettre mais il dit – ce qui, vous l'aurez compris, me touche – la souriante humilité de l'auteur. La préface le confirme : pas d'esbrouffe ici, on parle simple, on sourit, à lire on se sent en amitié. L'auteur, Pierre Campagnolle, a été un sportif de haut niveau dans le monde qui me fut cher du tennis de table. Cher parce que jamais, interviewant les meilleures raquettes européennes et parfois mondiales (comme Secrétin, Gatien, Chila, Wang Xiaoming, Wang Nan...), je n'ai ressenti de dédain ni de morgue. C'est le privilège des sports sans argent : on n'a pas besoin de recourir au superlatif, les mots simples conviennent parfaitement. À condition qu'ils aient leur épaisseur de sensibilité, je risquerais même de tendresse.

Tout ce que nous donne à lire Pierre Campagnolle. Au rythme près, les phrases appellent irrésistiblement à être dites, pourquoi pas sur scène, comme le fit, en 2010, un autre pongiste de très haut niveau, Christophe Bertin – l'occasion est belle de saluer deux authentiques champions, Jacques Secrétin et

« Je suis le feu », Max Monnehay



La nouvelle reine du thriller français : l'éditeur ne fait pas dans la demi-mesure. Une des reines eût été plus modeste.

Ou *Un des grands noms*... Mais ce ne serait pas une pub significative. Le titre est de la même veine. En revanche la couverture manque très clairement de lisibilité : ce n'est pas du feu qui court sur le visage. De même l'enfant censé figurer n'est pas du tout évident... Je vérifie le mot *thriller* : (de l'anglais *to thrill*, faire tressaillir), *Film ou roman (policier ou d'épouvante) à suspense, qui procure des sensations fortes*. Je m'y connais trop peu pour me risquer à regrouper les auteurs par familles mais je sens que Simenon n'a pas écrit de thriller. Mon fils m'oriente vers toutes ces séries policières qui fleurissent à la télé. Alors là, je vois. Il y a une telle production que les scénaristes ne reculent plus devant les invraisemblances et que, de plus en plus, la vérité d'un crime va se nicher dans une vendetta liée à la génération précédente (du genre le

criminel est l'enfant d'un viol commis sur sa mère). Tout le contraire de *Columbo*.

Alors là, en effet, le livre de Max Monnehay est un thriller : l'auteur ne recule devant rien et la vérité ultime ne sera dévoilée que dans la dernière scène. Son personnage est Victor Caranne, psychologue carcéral. Il tâtonne, il suppute, les faits le désavouent mais, en dernier lieu, il a raison. L'intrigue meurtrière ici est d'un cérémonial particulièrement impressionnant : une mère est éborgnée devant son fils mais privé de la vue de la scène et des manifestations sonores. Grâce à Caranne l'affaire se dénoue mais l'assassin tué par la police n'est pas le bon ! Le bon officier (dernier chapitre) chez Caranne en personne ! C'est le frère du précédent... Près de 400 pages pour en arriver là, il faut du courage pour aller au bout. **Rémi LEHALLIER**



Je suis le feu
Max Monnehay
Seuil Noir

Vincent Purkhart, qui trimballèrent des années un show pongiste de haut vol. Oui, Pierre Campagnolle écrit dans un style parlé mais travaillé : vocabulaire précis, tournures élégantes, ce qui renforce le sourire quand tombe la chute.

Pour nous rendre la vie plus légère, ne boudons jamais une occasion d'actionner nos zygomatiques... Quand tout fout le camp, que reste-t-il à part le salutaire pouffement?... Résumons-nous : accueillez toutes les formes et couleurs du rire, du sou, du fou, du jaune, mais ne versez pas dans la vulgarité, ça déborde déjà de partout !

De quoi est-il question à travers ces vingt textes brefs (74 p.) ? Des mille choses du quotidien mais pas de ping ! Pas de la compétition, pas du *haut niveau* ! Et même quand il évoque le bataillon de Joinville... Il démarre logiquement par les vertus du rire et conclut par celles de l'écriture : *Si vous avez aimé, chouette ! Sinon tant pis, j'ai pourtant fait de mon mieux...* Le genre renverrait aux maximes et pensées mais avec deux différences notoires : pas d'affirmations péremptives à la La Bruyère ou La Rochefoucauld quoique, à la Fédération Française de Tennis de Table certains ne se priveront pas de dire à la *Campagnolle* – ce sera le signe indéniable de la réussite...

Non, je crois que la meilleure famille d'auteurs à laquelle ce petit opus puisse appartenir est celle de Pierre Autin-Grenier. L'auteur sarcastique et bienveillant de ce recueil dont le titre me fait toujours rêver, *Toute une vie bien ratée. Pas dans la vie pour rigoler*, ce serait comme le premier pas de P.A.G. dans la littérature – tout le mal que je souhaite à P.C.

L'auteur s'affiche comme, disons, d'un certain âge. La catégorie *Vétérans 2* me dit qu'il a plus de 50

ans et moins de 60 et son numéro de licence (le 302425) m'en dirait plus si je m'étais davantage intéressé aux arcanes d'une fédération où je me plus à écrire. Mais je ne suis pas là pour rigoler... Plusieurs textes moquent la réticence de l'auteur face aux nouvelles technologies (*Comme le souligne à l'évidence le ton plus sel que poivre de ma toisin crânienne, je suis resté à l'argentine, pas pris le virage du numérique... – En trois coups de cuillère à pot, l'autoroute a pris le pas sur la (fausse) route et l'homme n'a juré que par l'accélération. Bien mal lui en a pris...*).

Il affirme au contraire ses préférences pour la marche en montagne, pour la découverte de la flore corse lors des Journées du Patrimoine (olivier, mûrier, figuier), bref, pour la beauté du quotidien : *Comment se fait-il que sur le tard une fleur, le regard d'un enfant déclenche cette émotion ? Alors que le vulgaire, le mesquin, le bancal étaient présents dès les premiers moments de conscience, au plus jeune âge, un perpétuel caillou dans la chaussure quelle que soit la peinture.*

Et tout à coup surgit un texte sur... l'autisme. Un enfant qu'il a eu dans son club de ping et qui saute par la fenêtre et traverse la rue sans regarder. Il le croise quatre ans plus tard en train de faire de l'équilibre bien maîtrisé sur un muret, sous l'œil attentif de son grand-père. *Doit-on considérer la vie de ces enfants à l'aune de la souffrance humaine ou plus positivement penser que la vie est fascinante de diversité au regard de toutes ces destinées humaines ?* Car c'est ainsi : l'auteur ne fait pas œuvre de moraliste.

Même quand il dit haïr la vulgarité. Lui il serait plutôt de ceux qui savent jouer de la cornemuse et qui n'en jouent pas.

Si le diable est dans les détails, le confort s'y loge aussi : c'est une rasade de thé que l'on boit, groggy de froid, au retour d'une sortie en montagne, c'est se lever tôt et, serein, laisser vagabonder son esprit dans les brumes d'une rêverie, l'or d'un silence, tous ces petits riens qui n'ont pas grand-chose en commun avec la grosseur d'un compte en banque. Et sans s'attarder davantage sur cette notion à la noix, passons directement à la notion de luxe, pas celle de l'avoir, de posséder, mais celle de l'être, d'habiter l'instant présent et de l'étirer comme une guimauve infinie.

(« *Le confort, ça endort* »)

La préface est signée Yves Pierret. Il s'y présente comme un ami de l'auteur. Ils se sont connus au lycée Vaugelas de Chambéry. Pierre Campagnolle en est la vedette (champion de France junior et bientôt champion d'Europe par équipe avec, excusez du peu, Jacques Secrétin, Patrick Renversé, Patrick Birocheau et François Farout, soit plus de quatre-vingt titres nationaux). « *On a même eu le bac.* » Lui, Yves Pierret, deviendra journaliste.

Parfois, les potes de lycée disparaissent de votre univers. On les voit moins. On ne les entend plus. Pierre fait partie des gens avec qui, des années après, la phrase reprend là où on l'avait laissée, avec juste quelques cheveux gris sur les tempes en plus.

Ce livre, quand on le referme, on a le sourire aux lèvres...

**Roger
WALLET**

*Pas dans la vie
pour rigoler*
Pierre
Campagnolle
Le Lys Bleu



La chronique du Professeur Hernandez

DE RES PUBLICA

La modernité occidentale privilégie l'individu. À ce titre, il est en principe le fondement et l'acteur de la démocratie. Au nom des libertés, tout pouvoir peut être remis en cause s'il ne s'exerce pas positivement sur la vie, comme le suggère Foucault. En conséquence chacun, non-obstant ses atavismes et ses appartenances, est en droit de donner un sens personnel à sa présence ici et maintenant, en exprimant ses désirs et en affirmant sa volonté. Peut-on pour autant vivre sa vie en observateur averti comme une narration proustienne, la partager entre temps perdu et temps retrouvé ou en rebelle sans finalité avérée?

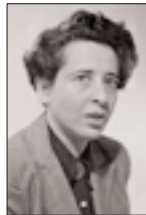
Cette courte temporalité, réceptacle d'expériences entre satisfactions et frustrations individuelles, se manifeste, qu'on le souhaite ou non, par une adhésion de fait au genre humain. Entre soi et l'universel, préside toujours cette exigence de cohésion sociale qui rend ce que l'on appelle *la socialisation* possible. L'individu se rattache dès sa naissance à un groupe historique, social ou culturel qui lui confère sa qualité d'être potentiellement moral avec un semblant de rationalité qui lui per-

met de survivre et d'évoluer au sein du collectif. Confronté à l'irrationalité des conflits, aux injustices et à l'insatisfaction, il demeure bien des fois dans l'obligation de souligner son appartenance, de défendre son identité, en contradiction avec son rapport à cette universalité instituée par ces principes que nous référons aux valeurs de la République.

Cette opposition se manifeste lorsque la cohésion du groupe auquel il se sent appartenir depuis sa naissance ou qui l'a accueilli semble mise en péril : nation, ethnie, famille, classe sociale, religion, genre, et même microcosme ou coterie... Ce dilemme permanent n'est nullement nouveau, dans nos sociétés démocratiques ; à défaut d'un principe transcendant ou de pouvoir égocentré, il est le moteur de l'histoire. La communauté organique, le groupe, plus ou moins élargis, plus ou moins institués, représentent la sphère sociale voire sociétale qui relie les individus dans la mutuelle compréhension de leurs liens réciproques. En comparaison, la sphère politique exige toujours une adhésion et l'acceptation d'une forme de souveraineté que l'on appelle la Loi, sinon l'État.

« *Le pouvoir correspond à l'aptitude de l'homme à agir de façon concertée [...] le pouvoir n'est*

jamais une propriété individuelle. C'est le soutien qu'il donne aux institutions [...] Le pouvoir n'est que la suite naturelle du consentement. » Hannah Arendt



L'articulation entre les différentes sphères constitue le principal problème à résoudre pour une démocratie. Le libéralisme anglo-saxon privilégie la première, notre République d'essence jacobine, la seconde. Pour cette dernière se pose actuellement la question de comment répondre aux inégalités complexes du social par la simple application de la proclamation depuis 1789 de l'égalité politique? Ce n'est jamais sans ambiguïté. À force de vouloir juger l'histoire et de condamner les injustices du passé, on oublie que la République est porteuse d'un futur commun. Même si toute revendication politique s'appuie sur un jugement de valeur, ce n'est pas le rapport individuel à celui-ci qui importe mais la définition concertée du projet véritablement républicain d'un bonheur collectif. Si les institutions fonctionnent correctement, et que les corps intermédiaires jouent leur rôle de médiateurs, la confrontation des idées et le débat favorisent un règlement pacifique des problèmes entre les deux sphères. Dans une démocratie équilibrée, la finalité n'est pas la réconciliation car on

n'empêchera jamais l'émergence des luttes ou la défense des intérêts particuliers. Ce qui est attendu, c'est la conciliation autour des idées de justice, de compensation et d'équité. Dans l'idéal, il faudrait parvenir à s'accorder sur un nouveau contrat social le quel s'étaierait sur la partie la plus délaissée de notre triptyque républicain : la fraternité. Les aspirations hétérogènes ne se résoudreont pleinement que si la justice traduit la réalisation de cet idéal de solidarité inscrit dans notre constitution.

Il s'agit de s'accorder sur quelle base morale doit se construire une véritable démocratie. Il serait utopique de considérer que tout se régule de soi-même en suivant le sens de l'Histoire et, pire encore, par la simple

affirmation de principes universels. Pas plus que la litanie du passé, le futur n'est régulateur sans la mobilisation du présent. Ce qui menace notre République ce n'est pas le mouvement, c'est son insignifiance pour des citoyens – consommateurs englués dans la manipulation des désirs!



Suivons Pascal « *Ma place au soleil, et voilà déjà le commencement de l'usurpation de la Terre!* » Mais aussi Dostoïevski : « *Nous sommes tous responsables de tout et de tous devant tous, moi plus*

que les autres! » Quel meilleur départ pour se donner les moyens de construire son individualité dans un équilibre réfléchi entre une universalité conférée *a priori* à tous par l'héritage des Lumières et la pluralité de l'expérience humaine ! Si une vie réussie est une vie pensée, comme le postule Paul Ricœur, celle-ci ne peut s'exercer que dans un tissu de relations culturelles et sociales, dans un rapport entre soi et les autres garanti par l'État de droit.



La chronique de Michel Deshayes

PÉNURIE ?

Ça y est, Vlad nous sort ses muscles.

Il n'y a plus de pâtes dans le rayon de ma supérette, les futures fleurs estivales seront-elles irradiées ?

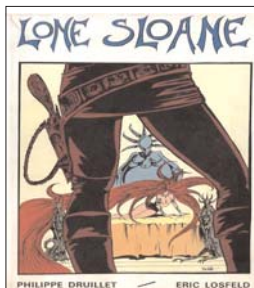
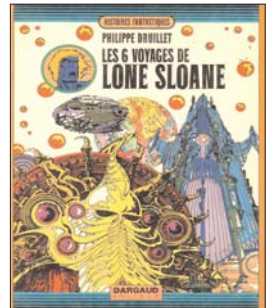
Ce dont je suis certain, c'est que nous serons tous « macronisés » (peut-être même sans débat) pour cinq ans !

En tout cas, je ne ferai pas de réserves alimentaires ! Je refuse d'être pris dans cette angoissante spirale. Je suis un de ces *boomers* qui fut biberonné par les

comics français puis surtout par les éditions Vaillant (P.C.). Mon idole était *Raban, le fils des âges farouches*.

Puis à l'adolescence, ce fut le journal *Pilote* et enfin ma première BD en album, ce fut un opus de Philippe Druillet. Son

ambiance SF m'a bluffé.



Puis ce fut Enki Bilal, qui comme Druillet, n'arriva en France qu'à huit ou dix ans.

Son trait et son atmosphère m'ont bien convenu !

L'autre jour sur le rayonnage

d'un pote, j'ai attrapé



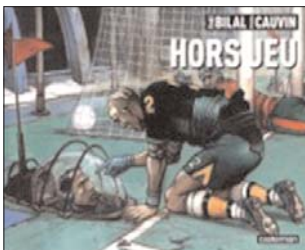
Ce fut le premier roman graphique!

Je dois, au préalable, annoncer que je n'aime pas le foot; j'ai trop de souvenirs agréables avec le rugby (dont un *crunch* (FR/GB) avec ce fameux buteur Johnny Wilkinson. J'étais le seul *froggy* dans ce plus ancien pub d'Eastbourne: The Lamb. La barmaid m'avait conseillé de taire ma préférence, mais au cours d'une action, un « Allez, vas-y! » m'a échappé. L'audience anglaise ne me l'a pas reproché, même si les *froggy*s avaient gagné ce soir-là. La bière et la clope en extérieur furent agréables et chaleureuses.

Hors jeu se présente sous un format à l'italienne. Le dessin est sans texte, celui-ci se lit sur la page de gauche.



Le foot se joue sans spectateur (on a découvert cela avec l'actuelle pandémie), il n'y a plus d'arbitre sur le terrain, ils sont protégés de la violence dans leurs guérites enterrées.



On est vraiment dans l'univers de Bilal, jeune réfugié yougoslave. La violence des régimes autoritaires transpire vraiment.

« Les rencontres de football se déroulaient dans des stades-bunkers où l'on ne voyait aucun spectateur. À quoi bon puisque les rencontres étaient intégralement diffusées sur les réseaux TV? Les rencontres étaient d'une violence extrême à tel point que certains joueurs y laissaient leur vie. On pense irrésistiblement au film "Rollerball" où les règles du jeu s'adaptent à la violence, grandissante et réclamée par le public.

Les arbitres étaient protégés dans

des fosses recouvertes d'une bulle de verre. Les contestations étaient légion, et les décisions des hommes en noir semblaient prises parfois au péril de leurs vies. La mixité était devenue courante et il n'était plus rare de voir des femmes dans certaines équipes. Elles apportaient une touche de grâce dans un sport devenu si rude où l'on n'hésitait plus à greffer des éléments électroniques à certains joueurs.

Gangrené par la violence et la corruption, le jeu perdit de son intérêt et mourut à petit feu.

"Hors-jeu" se termine toutefois par une note d'espoir... Dans un terrain vague, des enfants jouent au ballon et font renaître ce que le foot n'aurait jamais dû cesser d'être : un jeu »

in Le Footichiste

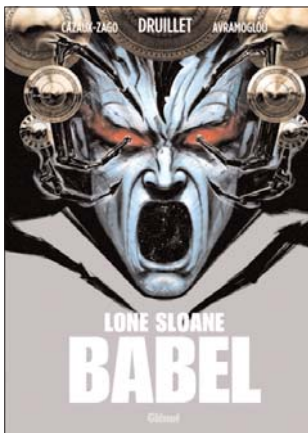


Les équipes pouvaient être mixtes, il mentionne une Sandrella (qu'on prétendait vierge) « entrant sur le terrain fardée comme pour un bal. Elle était la Jeanne d'Arc des stades, pure et

royale, une vestale vouée au culte froid du dieu football.»

P. Cauvin

Puis ma bibliothèque chérie m'offrit une autre pépite. Les éditions Glénat fêtent leur cinquante ans; elles ont recommencé un «Druillet» en appelant Xavier Cazaux-Zago au scénario, d'après une idée originale de Serge Lehman, avec un dessin de Dimitri Avramoglou et avec des couleurs de Stéphane Paitreau. Philippe Druillet ne sert que de tête d'affiche marketing. Je lui concède, il est comme moi, il se fait vieux. D'ailleurs, le mythe Druillet est à mon sens atteint, on est toujours dans sa SF!



Sloane, tu ne sais pas renoncer. C'est même là la seule vertu qui te serve de compas.

«Quand, au milieu des années 1960, Philippe Druillet invente Lone Sloane, le navigateur solitaire arpentant les espaces interstellaires, il révolutionne la bande dessinée. Baroque sans limites, fourmillant de mille détails, la

science-fiction explore les cases, s'hybride à la littérature en croisant Flaubert, et marque durablement les imaginaires de créateurs en herbe dont un certain George Lucas...

Aujourd'hui, cinquante ans plus tard, Lone Sloane revient sous la plume de Xavier Cazaux-Zago et le pinceau de Dimitri Avramoglou, jeune talent émergent adoué par Druillet lui-même, pour une nouvelle aventure à l'ambition et aux proportions dantesques. Babel convoque tous les personnages de la saga de Sloane et met en scène leur confrontation à une menace inexorable: l'Écume, une force sombre qui anéantit tout sur son passage. Notre héros devra littéralement se réinventer, et faire appel à tous les grands voyageurs mythologiques – Ulysse, Hannibal, Gulliver ou Nemo – pour l'aider à triompher du Chaos.» Glénat



J'ai retrouvé ce graphisme explosif et interplanétaire de mes premiers émois!

En fait, de retour de ma Bretagne, je réalise que je n'ai



pas avancé avec ce «Babel». J'aime toujours cette SF si particulière à Druillet, mais je n'entre plus vraiment dans l'histoire.

Une copine, autant Bédéiste que je le suis, reconnaît ce même désintéret alors qu'il nous a enthousiasmés à nos vingt ans!

Bref historique de la BD

Au début des années 2000 apparaît une structure associative simplement nommée L'ASSOCIATION, «cette maison d'édition qui a dynamité la BD française en publiant des dessinateurs underground venus du fanzine.» (Le Magazine du Monde, 12/03/22)

Les maisons d'édition classiques doivent réagir, ce sera «Retour au collège» (Riad Sattouf) (Hachette Littératures), 2005. «Il dessine ce qu'il voit, entend dans les cours de récré ou au kebab juste en bas de l'atelier et devient, notamment dans Charlie Hebdo, le premier grand anthropologue de la loose adolescence.» (Le Magazine du Monde, 12/03/22)

Je comprends ce qualificatif un peu méprisant de boomer. J'ai,

de plus en plus, le sentiment que je suis issu d'une génération vraiment gâtée. Hier soir, j'étais à l'assemblée départementale d'un groupe politique anticapitaliste; nous étions 15! Le seul non-grisonnant était un jeune Français d'origine maghrébine. Une intervenante a parlé du délire de la notion de frontières.

Je ne sais où me situer, car paradoxalement je me ressens de plus en plus bretonnant!

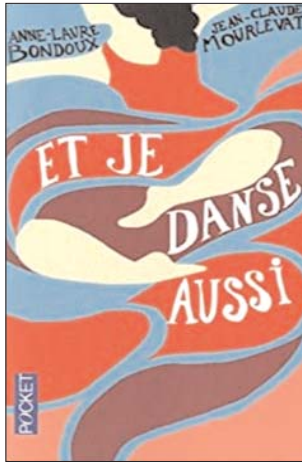
J'ai d'ailleurs découvert avec plaisir l'éditeur régionaliste Alain Bargain.



J'aurais tendance à qualifier, sans aucun mépris, de roman de gare ce "vent de terreur sur Bréhat". Il m'a offert l'immense plaisir de situer l'action sur un territoire bien délimité, que je connais un peu. Ce qui réchauffe des souvenirs, fait ressurgir des racines qui flirtent parfois aux alentours de ce discours galvanisé dans les stades. « On est chez nous. » C'est bien ce que je dis, ce n'est pas toujours bon de vieillir!

J'ai l'immense chance d'être cocooné par mes bibliothécaires du service public!

L'une d'elles me proposa :



« La vie nous rattrape souvent au moment où l'on s'y attend le moins. Pour Pierre-Marie, romancier à succès (mais qui n'écrit plus), la surprise arrive par la poste, sous la forme d'un mystérieux paquet expédié par une lectrice. Mais pas n'importe quelle lectrice! Adeline Parmelan, "grande, grosse, brune", pourrait devenir son cauchemar...

Au lieu de quoi, ils deviennent peu à peu indispensables l'un à l'autre. Jusqu'au moment où le paquet révélera son contenu, et ses secrets.

Ce livre va vous donner envie de chanter, d'écrire des mails à vos amis, de boire du schnaps et des tisanes, de faire le ménage dans votre vie, de pleurer, de rire, de croire aux fantômes, d'écouter le Jeu des Mille Euros, de courir après des poussins perdus, de pédaler en bord de mer ou de refaire votre terrasse. Ce livre va vous donner envie d'aimer. Et de danser, aussi! »

in le site Babélio

De plus, la chaîne de télé européenne fête ses 30 ans. Je me souviens avoir été accueilli avec une classe à Strasbourg; notre conférencière nous parlait de la Sept (précurseur d'Arte) qui avait une programmation un peu trop lourdingue concernant la culpabilité de la Deuxième Guerre mondiale. Je lui avais dit, mais à la réflexion je pense que ce fut une période nécessaire même si soporifique parfois!

Arte donc, propose une nouvelle saison de « En thérapie ».



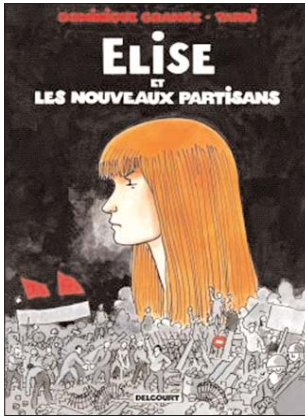
Ces 35 épisodes d'une vingtaine de minutes me captivent. La première saison traitait de gens qui avaient vécu la folie du Bataclan ou ses répercussions.

La deuxième série est bien coudée mais il faut bien vivre et essayer de se dépatouiller!

Cela résonne bien pour moi.

Heureusement, j'ai eu la main heureuse dans ma médiathèque lovérienne. Il est étrange de réaliser que certains personnages nous échappent vraiment, alors que l'on croit être un peu au fait de ce qui se fait.

Je ne connaissais pas cette passionaria-là!



Tardi et Dominique Grange signent un roman graphique intense et passionnant, dont l'écho résonne aujourd'hui plus fortement que jamais, dans une France toujours déchirée par les inégalités et les injustices. (note de l'éditeur)

Toute cette période historique relatée m'a replongé dans mon adolescence. Étant enfant de col bleu, mes parents tenaient à ce que je passe le Certificat de Fin d'Études Primaires. Je me souviens d'une question : « *En quelle République sommes-nous ?* » Je connaissais la réponse, mais mon insolence me fit écrire que « *cela pourrait changer* ». On était en 1968.

Léo Ferré a toujours revendiqué : « *Yes, I am un immense provocateur* ». Je persiste à aimer cela.

Avec ce roman, on est bien dans le trait de Tardi, en noir et blanc, un régal pour moi. Je n'ai, en général, aucune appétence pour la vie privée des gens. D'ailleurs, l'avantage du virus est qu'il nous a débarrassés des Paris-Match des salles d'attente !

J'ai découvert, grâce à ce roman graphique, un peu plus l'intimité de Tardi et Grange et comprends mieux pourquoi son coup de patte m'a toujours plu. En le disant mal, je dirais qu'on est dans le dessin militant, qui me rappelle un peu les affiches de cette période pas mal révolutionnaire ! Et puis, ma petite ville provinciale s'offrit même le plaisir d'avoir une municipalité *auto-gérée* qui fit l'objet d'études sociologiques.

À l'opposé, Bernard Tapie y racheta les usines Wonder pour faire de l'argent avec les morceaux !

On est aujourd'hui le 8 mai...



Avant cette invention covidienne, j'avais pour habitude d'aller honorer mon père et mon grand-père qui n'avaient pas pu faire autrement que d'y être dans ces boucheries guerrières ; je garde la mémoire d'une « gueule cassée » pour l'un et d'un conseil de guerre pour l'autre. Comment ne pas comprendre ce besoin de révolte qui m'anime parfois avec mes bientôt sept décennies ? Je ne suis pas allé à cette commémoration, on dira que je me suis réveillé tard ou que le maire est trop de droite.

J'ai néanmoins découvert (grâce aux actualités de la « boîte à merdes ») Germaine Sablon qui interpréta ce *Chant des partisans* en 1943. Sa musique fut créée par Anna Marly, les paroles quant à elles sont de Joseph Kessel et Maurice Druon.

Mon vieil instit tenait à ce que nous puissions, éventuellement, l'interpréter correctement le jour du Certif. Je n'en ai pas eu l'occasion, on était en 1968 et on foutait tout par terre !

De retour d'une semaine de vacances subventionnées grâce au programme « seniors en vacances » (confidentielle possibilité d'aller se dépayser tout en ne se préoccupant pas de cette lancinante question : « Que vais-je faire à manger ? ») Il faut, en contrepartie, accepter la vie collective, ce qui ne me fut pas toujours aisé !

Me voici prêt à reparticiper à ce troisième tour électoral... La tambouille de la Politique a enfin réussi à accoucher d'une ébauche d'union à gauche. Bien sûr, il y a certainement quelques coulevres difficiles à digérer mais je n'ai pas envie de saper ce maigre espoir d'opposition.

L'autre jour, lors de la clôture du festival de Cannes, un réalisateur étranger a ironisé sur ce peuple français, si heureux, qui passe son temps à se trouver malheureux !

J'ai pris une claque, et ai décidé que la vie doit être belle puisque voilà l'été.

écrit en mai



LE MAL-AIMÉ

Ce titre évocateur pourrait concerner le poème d'Apollinaire *La chanson du mal-aimé* dans *Alcools* (1913). Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. C'est du navet, pas le dernier mauvais film, de ceux qui nourrissent certains acteurs (il faut bien gagner son pain)

comme dira avec humour l'acteur Jean Lefèvre : « *J'ai dû tourner suffisamment de navets pour en faire un vrai potager* ».



Un potager de mauvais films!... Voilà une image intéressante. Imaginons ce potager de navets dans lequel le titre du film concerné serait inscrit avec l'année de sa production sur un petit écriteau devant chacun de ces uniques légumes... Jean Lefèvre serait-il le seul acteur concerné tenant ce même discours?... La question est posée... La réponse se trouve sans aucun doute dans les critiques cinématographiques.

Revenons au navet, le légume, qui nous concerne ici. Pourquoi le navet? Je suis embarrassé par cette question et n'ayant pas la réponse j'oserai dire « parce que »... En développant cette réponse j'ajouterai Pourquoi pas?...

En effet, le navet est un légume comme un autre que j'aime trouver dans le pot-au-feu.

N'était-il pas présent, avec d'autres légumes (compagnons de voyage : carotte, poireau, pomme de terre, céleri) dans celui de notre mariage!... Le voilà ainsi à cette place particulière, celle d'un souvenir heureux, d'un jour festif regroupant nos deux familles... dans le bar-restaurant d'un petit village d'Auvergne, cher à mon épouse.

À son évocation (en dehors de ce souvenir) ma mémoire reste quasiment muette. L'ai-je déjà vraiment cuisiné? Une fois ou deux peut-être avec les « Serpentina de légumes » de Troisgros¹ dans lesquels il disputait sa place à la carotte et au concombre. Ce qui revient à dire presque jamais en simple plat d'entrée ou en plat principal...



Alors, ma question reste posée : pourquoi le navet?... Je dois avouer que mon choix premier se posait sur les lentilles d'Huguette, la cuisinière de la colonie maternelle que je dirigeais alors : lentilles du Puy, lardons, oignons et saucisses de l'artisan boucher du village proche... Et qu'un enfant de cinq ans accueillait par un radical « j'aime pas » sans les avoir goûtées. Suite à mon intervention l'incitant à en prendre une petite cuillère l'enfant en redemanda deux fois (Rosset, 1998)... Ah! Magiques lentilles d'Huguette, loin de celles (non ce n'était pas des lentilles du Puy) trop cuites de la cantine de mon enfance! Celle-ci, discrète et bonne cuisinière, savait, en toute simplicité, nous faire plaisir... Aux enfants comme aux adultes. La veille de ses congés, elle préparait (en douce) un gâteau pour les membres de l'équipe... (Lors de ma première rencontre avec elle mon propos l'avait surprise : d'abord nous achèterions la viande chez l'artisan boucher et nos légumes chez le grossiste, ensuite l'horaire des repas des deux salles à manger serait décalé d'un quart d'heure, ce qui, comme elle l'avait de suite souligné, allait réduire son coup de feu.)

Bref, de légume en légume (j'avais fait le tour des possibles candidats, notamment la carotte et le poireau) le navet finit par s'imposer.

À en croire Guillaume Crouzet dans *Le Monde* du 2 février 2020 les Français le cultivent deux fois moins que les Anglais. Ces derniers en aiment les fanes qu'ils cuisinent comme les épinards. En France, le navet n'a plus la cote: «Alors qu'il était de tous les fricots au Moyen Âge, l'arrivée de la pomme de terre lui a été peu à peu fatale». Le navet est alors mal aimé [merci Parmentier!]. Ainsi, «légume de pot-au-feu, il n'a plus droit aux rôles de solistes».

Un sondage parmi les articles trouvés sur internet tend à le confirmer: le navet, ce légume vulgaire, est mal aimé.

À ce stade de mon récit deux pistes s'offrent à moi. Soit je creuse, je cherche, j'investis les raisons du pourquoi ce jugement de désamour (et refait son histoire depuis Mathusalem); soit je me rapproche des 22 livres des grands cuisiniers de la collection «les recettes originales de» rangés sur les rayons de notre bibliothèque dont certains portent les stigmates de leur succès de notre cuisine.

La deuxième piste retiendra mon attention avec une

question: le navet est-il un légume qui mérite leur attention?... Voyons, voyons.



En 1986 pour Joël Robuchon il s'agit de «navets nouveaux glacés» et, en 1992, de «navets nouveaux confits» pour Claude Peyrot. Voilà pour nos livres. C'est peu.

Internet sera, de son côté, plus loquace. En 2014, dans *Top Chef*, Pierre Gagnaire sublimera, avec une recette originale, les précieux navets d'Asafumi Yamashita, le maraîcher japonais de sept grands chefs français.

Quant à Alain Passard, chef triplement étoilé de *L'Arpège* à Paris, il le transcendera en 2015 dans son émission «*Le bonheur est dans le jardin*», avec sa recette «Carpaccio de navet aux fleurs». Une recette d'une grande facilité de

réalisation et peu coûteuse.

Pour un légume mal aimé le navet attire donc bien les plus grands chefs. Pas seulement d'ailleurs car en tapant sur internet nombreuses sont celles proposées à la curiosité gourmande des internautes...

Dans un article de *Le Progrès* en date du 15 février 2020 Karine Frelin développe son article sous le titre «*Ça ressemble à de la choucroute, mais c'est du navet!*». Eh oui, en Alsace, à Chavan-

nes-sur-l'Étang, la choucrouterie râpe les navets, les met en saumure et les conditionne en pot avant de les vendre aux restaurateurs...

J'arrive à la fin de mon propos. Pouvons-nous encore penser que le navet est mal



aimé? Il est sage désormais d'en douter. N'est-il pas plutôt encore méconnu? Victime innocente d'une mauvaise réputation? D'un mauvais film par exemple? La question est posée...

Notons aussi que le navet s'invite depuis longtemps dans le champ musical. Il était déjà chanté, sous le titre *Marchand de navets*, il y a belle lurette à Montmartre:



« Il était un marchand qui vendait des navets, il les vendait si gros, si bons et si bien faits son champs de navets, ah, ah, ah ahahahah... Mesdames... »² Catherine Sauvage lui rend hommage en live dès 1961: « ... le navet seigneur des cuisines pousse bien dans les microsillons, il se reproduit par osmose, on le plante en toutes saisons, après les semailles on l'arrose et puis on attend la mousson... »

Enfin, Les Fatals Picards, quant à eux, lui donnaient en 2001 avec *Navet Maria* le nom d'un de leurs disques.

Finalement, si nous réfléchissons bien, dire d'un film qu'il est un navet ne serait-il pas, compte tenu de l'intérêt gastronomique qui lui est porté, la reconnaissance de sa qualité? La question est ici posée...

Quand nos amis pâtisseries (gastronomes éclairés) viendront nous voir, Alain Passard sera avec nous à table avec sa recette « Le navet mauve à l'oseille »...

En attendant, ce dimanche 1^{er} mai (la fête au travail), à la rèderie de Longueau (ville proche de la capitale picarde), mon épouse a acheté (entre autres beaux légumes, notamment des radis bien croquants) des navets violets à un couple de maraîchers des hortillonnages.

Nous les avons mangés crus ce midi avec un peu d'huile d'olive grecque, du poivre indien provenant du Kerala,



du sel de Guérande et du pain marocain cuit par l'épouse d'une de nos connaissances. Demain nous cuisinerons leurs fanes... comme les Anglais!

N'est-ce pas là une manière goûteuse et peu coûteuse de voyager tout le temps, par tous les temps...

Bon appétit.

PIERRE ROSSET

1. **Troisgros**, pp. 304-305.

2. **Le marchand de navets**. In <http://www.dutempsdeserisesaux-feuillesmortes.net>.

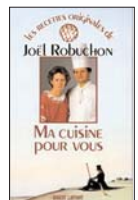
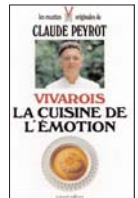
Références

Peyrot, Claude, préf. de Claude Lebey (1992), *La cuisine de l'émotion*, Paris, Robert Laffont.

Robuchon, Joël, préf. de Claude Lebey (1986), *Ma cuisine pour vous*, Paris, Robert Laffont.

Rosset, Pierre (1998), *La restauration collective en milieu éducatif: quel citoyen pour demain?*, mémoire de DEA, (dir.) Zay, Danielle, Lille 3, Sciences de l'éducation. (Inédit)

Sauvage, Catherine, *Chansons de cœur, chansons de tête*, Théâtre de la Gaité-Montparnasse (Live) 1961, Philips.



«Non bug» - Comment vieillir en 2050 ?

Alors qu'Enki Bilal débute en 2017 un scénario qui se déroule en 2041, nous avons décidé de prendre le contrepoint en répondant à cet appel : « Comment vieillir en 2050 ? »

Démocratiquement, notre scénario sera baigné d'optimisme afin de se soustraire à la menace du microbe, de l'éventuel conflit mondial, et du dernier rapport du GIEC... En 2050, les deux prétendants à la magistrature suprême seront, eux aussi, des senior(e)s ! Il ou Elle profitera (?) de ses droits à la retraite, qu'ils nous avaient promis de réformer au cours de leur campagne électorale !

En préambule, ce constat extrait de l'Observatoire 2020 de la Mutualité Française...

L'Eure [département où réside



de le rédacteur] est clairement le département à la plus faible densité médicale de Normandie. L'Observatoire révèle la plus faible densité de spécialistes de la région (70 pour 100 000 h. contre 136 en moyenne en Normandie), de généralistes (94 pour 100 000 h. contre 134 en moyenne en Normandie), un taux de médecins généralistes âgés de plus de 55 ans élevé (53%), et un taux de population ayant des difficultés à

consulter un médecin généraliste également élevé (22% contre un taux à 11% au niveau national).

LA SOCIÉTÉ

2050 marque la moitié du XXI^e siècle qui voit la fin des États-Nations. La planète est maintenant régie par des entreprises qui se sont réparti (au cours d'un Super Yalta Libéral) leurs sphères d'influence et d'activité. Ces entreprises (au nombre de 100) régissent et contrôlent nos vies. La dynamique numérique nous permet d'avoir l'illusion (réconfortante) de notre libre arbitre. L'organisation humaine de la planète s'est structurée selon le vieux système des castes : les possédants, les possédés, les intouchables (pour rappel, les intouchables assurent les rouages sales de la société).

Notre belle société fonctionne grâce à un mix énergétique parfaitement maîtrisé et contrôlé par une intelligence artificielle sans faille depuis une quinzaine d'années. La colonisation de la planète Mars répond à des besoins financiers et non plus géo-politiques ; il faut exporter la surpopulation humaine afin que l'Entreprise Mondiale puisse continuer à amasser de l'ar-



gent au profit des possédants.

Les possédés sont néanmoins ravis de jouir de la vie contrôlée.

Ne parlons pas de la troisième espèce, puisqu'ils sont intouchables.

La seule préoccupation (non encore résolue) est la prolifération de particules, plus ou moins volumineuses, des satellites qui se sont désintégrés dans l'atmosphère et perturbent parfois des missions interplanétaires. Pour mémoire, le crash de la fusée Trump avec l'astéroïde EuroSat pulvérisé depuis deux ans, provoqua un tsunami sur les côtes africaines. Cela entraîna, quand même, 3 millions de morts !

LE LOGEMENT

Le ministère (géré par une entreprise privée à caractère social) du Vieillessement Individuel Harmonieux (l'horrible sida et son VIH ont enfin été éradiqués en 2035 !) propose plusieurs formules de résidences. Ces propositions (réalistes économiquement) répondent, très majoritairement, aux aspirations de cette tranche d'âge allant de 80 à 130 ans.

. l'appartement en accession ou en location. Formule héritée des appartements communautaires de l'ancienne époque soviétique, ou encore des kibboutz du début de la construction de l'ancien État d'Israël. Cette formule est préconisée pour ceux qui subissent la solitude ; elle cherche à prévenir



l'isolement. Lorsque ces appartements sont situés sous terre, ils offrent la possibilité d'être dégagés des aléas météorologiques: il y règne une température climatisée en permanence à 22°. Cela permet de vivre sans anorak ni parapluie. Le compte bancaire est l'élément indispensable dans cet univers de vie oisive et automatisée. Quelques gouttes homéopathiques de «KAT/Joie chimique» agrémentent le quotidien lorsqu'il devient trop monotone. Le Kat, ou Qat, ou Khat est une substance hallucinogène extraite des feuilles d'une célastracée (*Catha edulis*), arbuste d'Abyssinie et du Yémen. Le robot est conseillé, il atténue la solitude.

. la colocation entre amis.



Cette formule exaltante a même été l'occasion d'un film en 2010 *Et si on vivait tous ensemble?* de Stéphane Robelin. *Annie, Jean, Claude, Albert et Jeanne* sont liés

par une solide amitié depuis plus de quarante ans. Alors quand la mémoire flanche, quand le cœur s'emballa et que le spectre de la maison de retraite pointe son nez, ils se rebellent et décident de vivre tous ensemble. Le projet paraît fou mais, même si la promiscuité dérange et réveille de vieux souvenirs, une formidable aventure commence: celle de la communauté à 75 ans. (in Wikipédia)

. **la colocation intergénérationnelle.** Elle introduit l'avantage de la diversité des générations. Elle n'accepte pas les liens familiaux entre les générations afin d'éviter les incontournables préférences affectives.

. **la petite maison individuelle.** dotée d'un jardinet permettant de s'investir dans de menues activités horticoles. Elle est proposée aux couples qui se suffisent à eux-mêmes. La notion de *couple* a bien évidemment évolué! Ces maisons sont regroupées en lotissements sécurisés (programmes de 100 logements) et dotés d'espaces communs (espace socialisation) et de services communs (personnel de soins). Dans cette formule, il y a une obligation hebdomadaire de participer à une activité proposée par des animateurs diplômés en gériatrie. Louviers-sur-mer a créé des quartiers «sénior(e)s loft» qui répondent à cette aspiration.

. la ferme communautaire est



apparue suite à la découverte d'une équipe de psychologues qui ont affirmé le bienfait thérapeutique de la présence animale auprès des personnes âgées. Au-delà de l'animal de compagnie individuel, il est proposé dans ces fermes de s'occuper d'animaux domestiques «réformés». Une ancienne actrice française, reconnue mondialement, est à l'origine de ce projet. Une cellule psychologique fonctionne en permanence afin de soutenir les pensionnaires affectés par la disparition (on évite le mot *mort*) de l'animal investi affectivement.

. **le béguinage.** Formule apparue un peu avant la pandémie covidienne. Le béguinage est un ensemble immobilier à taille humaine, (10 à 25 logements maximum), organisé autour d'un jardin et d'espaces de vie partagés. Il s'agit d'un modèle innovant d'habitat API (habitat Accompagné, Partagé et Intégré à la vie locale). Symbole de solidarité et de convivialité, le béguinage répond aujourd'hui au souhait des personnes âgées ou en situation de fragilité, de vivre



et bien vieillir chez soi, de façon autonome, dans un environnement sécurisant et rassurant.

Véritable projet de vie, la vie en bégainage permet avant tout de rompre avec l'isolement, fléau de notre société moderne, touchant particulièrement le grand âge.

. l'itinérance en bétailère proposée aux "mange-bitume".

Dès le tout début du XXI^e siècle est apparue une nouvelle catégorie de gens du voyage. Ce choix de vie n'était plus exclusivement réservé aux Manouches, Roms ou Gitans. Ce phénomène est d'abord apparu aux États-Unis où l'on remarquait la transhumance de maisons sur roues vers le paradis de la Floride. L'Europe a, elle aussi, vu la colonisation des pays du sud ou du nord du Maghreb. De plus, cela permettait d'aller proposer les compétences professionnelles de jeunes retraités dans des régions déficitaires en main-d'œuvre qualifiée. Ces retraités actifs acceptent de travailler pour peu cher, cela leur permet d'exister encore professionnellement et la rente de leur plan-retraite les protège de l'inquiétude du lendemain! Cette frange de population nommée parfois "Mange-Bitume" est de plus en plus rabrouée par une opinion publique de plus en plus sensible au bilan carbone!

. le dortoir d'une capacité de 1000 bénéficiaires.

Afin de ne plus avoir des *sans domicile fixe* qui dormaient sous les ponts ou trottoirs de nos métropoles, il a été décidé depuis bientôt dix ans de créer



d'immenses structures d'accueil dans d'anciens centres commerciaux. Ceux-ci n'avaient plus de réelles activités économiques, le e-commerce ayant tout balayé!

Ces immenses galeries commerciales sont donc devenues des centres d'accueil très rapidement appelés tout simplement *dortoirs*. Au moins, les gens étaient à l'abri dans des lieux restés propres grâce à une discipline rigoureuse qui évitait la propagation de maladies. La population accueillie dans ces immenses dortoirs relevait de la catégorie des Intouchables.

LA SANTÉ

Les immenses progrès médicaux avaient pour corollaire une surpopulation mondiale. L'autorité scientifique mondiale a, depuis quinze ans, pris des décisions fermes, strictes, nécessaires mais très contraignantes au

niveau des libertés individuelles. Vu l'état d'obésité de la population, il a (presque) fallu supprimer le sucre et la junk-food pour le bien de l'espèce humaine! Il faut aussi reconnaître que le coût des soins était devenu exorbitant. La solution imposée aux humains fut de consommer une fois par jour une capsule de «équilibre 2050» qui rappela à quelques détracteurs les pastilles de soleil vert...

Soleil vert

Librement inspirée du roman de Harrison, cette dystopie combine le genre du film policier et de la science-fiction, à savoir l'enquête sur le meurtre d'un riche homme d'affaires et un avenir où les océans sont mourants et la canicule présente toute l'année en raison de l'effet de serre, conduisant à l'épuisement des ressources naturelles, la pollution, la pauvreté, la surpopulation et l'euthanasie volontaire.



De même, la pandémie de 2020 a bien profité aux bigs farma : nous devons nous auto-injecter une dose de rappel tous les mois. Avec ces deux contraintes médicales, l'humanité



est radieuse ! Le taux de natalité est devenu faible, on a compris que les perturbateurs endocriniens, les ondes, les radiations ont mis à mal la fertilité des hommes (semence très pauvre en vivacité) et des femmes (ovulation très sporadique). Les grossesses *naturelles* sont surveillées, protégées et vénérées. La récupération des placentas n'est plus accaparée par les labos de cosmétologie mais par l'Institut International de la Recherche Agronomique. Ces placentas sont utilisés désormais comme engrais pour de jeunes arbres dont on a cruellement besoin écologiquement.

Chaque arbre planté puise son énergie dans le placenta terreux.

Ces grossesses *naturelles* sont exceptionnelles car accidentelles. Dans la majorité des naissances, le bébé n'est plus *porté* par le couple. L'ovule et les spermatozoïdes sont prélevés (et stockés) lors de la jeunesse de chaque individu, puis la fécondation s'opère au moment choisi par le couple. La gestation de l'œuf fécondé se déroule en couveuse, dans un liquide amniotique, reproduisant à l'identique l'utérus maternel.

On trouve toujours des solutions !

Le 18/04/2022 la radio d'État annonce que pour la première

fois en France un département, la Nièvre, n'a plus de service de maternité opérationnel. Par contre, qui aurait pu imaginer il y a deux siècles que l'être humain aurait été capable d'envisager la solution finale du III^e Reich, mais aussi (soyons positifs) des prothèses, des pace-makers, des vis pour réparer nos os, des reconstructions en chirurgie de la peau ou mammaire ? Nous baignons maintenant dans l'univers des nanotechnologies.

Elles sont prodigieusement efficaces. Les bigs farma ont même conçu des nano-puces reliées à notre compte bancaire. Eh oui, en 2050 il faut encore et toujours payer !

LES TRANSPORTS ET LA MOBILITÉ



Les J.O. de Paris 2024 ont permis l'innovation des taxis volants. La technologie du drone a bien évolué car en plus du taxi volant ou du système de livraison d'Amazon, elle a aussi permis d'inventer des drones/abeilles qui maintenant pollinisent les plantes. L'usage des insecticides avait quasiment

détruit la population des abeilles. Heureusement le cerveau humain arrive encore et toujours à trouver des solutions !

La vieillesse est-elle un naufrage ? Rien n'est moins sûr. Pour changer de regard sur l'âge, Julia Mourri et Clément Boxebeld partent à la rencontre de vieux du monde entier. Sur leur route, ils découvrent le jeu musclé des Soccer Grannies Sud-Africaines, la joie de vivre des résidents de maisons multi-générationnelles au Japon, en Allemagne et ailleurs, le dévouement des retraités belges, engagés auprès de jeunes migrants...

Ces héros du troisième âge, moteurs du changement, participent à un rapprochement des générations plus nécessaire que jamais. Un livre engagé qui pose les jalons d'une société basée sur la solidarité.



sur le territoire cyclable par chez nous...



QUE DEVIENDRA CE CRI DE RÉVOLTE EN 2050 ?

En cette journée de décembre 2049, le thermomètre a affiché 35°- eh oui le climat change! – à Louviers-sur-mer (là où nous habitons en 2022, Louviers était à 25 mètres au-dessus du

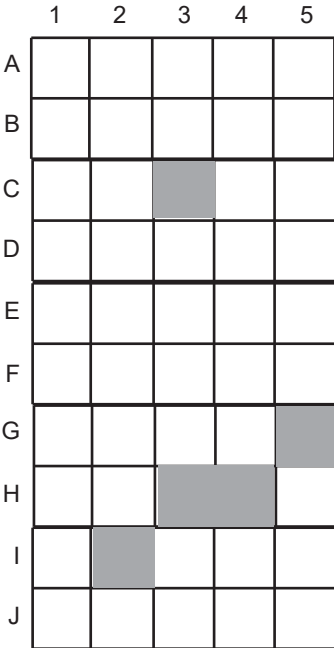
niveau de la mer). IEL s'est baigné(e) et déguste maintenant son *Tequilla Sunset*, boisson énergisante et décontractante concoctée par la big farma locale (qui a le monopole

mondial), prescrite par le consortium de l'Harmonie Sociétale.

IEL est maintenant retraité(e) (c'est-à-dire en retrait, mais la société lui doit une reconnaissance!). Son corps est augmenté d'un exosquelette qui lui permet parfois de faire des petits bou-

lots. Ces derniers occupent (ou accaparent) son temps disponible et lui permettent de cumuler des points « Loisirs Tout Compris ». Parmi les différentes propositions institutionnelles pour gérer le vieillissement (inéductable pour tout un chacun) IEL a opté pour l'appartement. IEL a même le privilège de posséder ses 40 m² que ses enfants n'auront aucune difficulté à vendre, (la loi du marché!) à la suite de ses funérailles. Le marché de la *silver économie* est admirablement organisé!

**Pour le Conseil des Aînés,
MICHEL DESHAYES**



Horizontalement - Navet - Icare - Na / GR - Odéon - Fente - Emues - Rias - Ré - Elu - Rehiv (hiver) **Verticalement** - Nino Ferrer - Académie - Va / Enua (Aune) / EV - Ergotes / Li - Ternes / Euh.

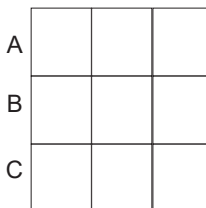
Horizontalement

- A - Ne mérite pas le détour, sauf pour Pierre Rosset...
- B - Il aurait mieux fait de se perdre dans le dédale.
- C - Première affirmation - Le premier allait d'Orléans à Beaugency.
- D - Théâtre de l'Europe.
- E - Avec un «i» en 2, ça merde mais, en 3, ça peut marcher.
- F - Elles ont le cœur qui bat.
- G - Festival à Quimperlé.
- H - Deux chansons magnifiques, de Léo Ferré et de Nougaro !
- I - Rare ce 12 juin.
- J - Une saison qui a perdu la tête, à l'image du temps...

Verticalement

- 1 - Un chanteur qui préféra, au légume célébré par Pierre Rosset, chanter un cucurbitacé (deux mots).
- 2 - À celle des gens de lettres, on peut préférer celle de sa petite amie.
- 3 - Foot dans le Nord - (à l'env.) 1,18m jusqu'au XIX^e. - Des mots qui ne circulent pas loin.
- 4 - Pinailles. - Un demi-km sur la muraille de Chine.
- 5 - Ne prennent pas la lumière. - Comme beaucoup d'électeurs ce 19 juin.

1 2 3



Horizontalement

- A - On y est !
- B - Un de Liverpool.
- C - La première, de gauche à droite comme de droite à gauche.

Verticalement

- 1 - Pour franchir les siècles.
- 2 - S'habille à l'envers.
- 3 - Se parle au Bénin et au Togo.



« LARMES ÉTOILÉES »

*Au marché de Brive-la-Gaillarde
À propos de bottes d'oignons...
Georges Brassens*



Non ce propos ne nous emmènera pas dans la « voie lactée » pleurer à chaudes larmes ! Il concerne cet aliment que nous connaissons tous : l'oignon...

Qui en effet, dans sa cuisine, n'a pas larmoyé en épluchant un jour l'un des multiples membres de la famille des Alliées composée d'environ 650 espèces réparties en 13 genres?... En allant sur internet j'ai été surpris de l'importance de cette famille et j'ai appris qu'échalote et ail sont, avec le poireau, de la même famille.

La famille ! Un souvenir d'enfance revient à ma mémoire... Elles étaient toujours là, au même endroit et à la même période. Je reconnaissais leur parfum avant de les voir car le jardin de

mes grands-parents maternels sentait bon la violette ce jour de Pâques en famille. Nous cherchions les œufs entre fleurs, légumes, persil, orties et escargots... Certains se présentaient sous forme de coquilles vides de nuances marron différentes... C'est à ma grand-mère qu'ils devaient ces belles nuances. À ma grand-mère et aux pelures d'oignons... En cette période pascalle (où j'écris ce texte) j'ai plaisir à évoquer ce souvenir du temps de l'innocence où je passais mes vacances à la campagne attendant avec impatience l'arrivée « des cloches »!...

Dans ce jardin que (enfant de la ville) je vivais magique poussait-il des oignons?... Sans doute. Mais mon souvenir s'arrête à cet endroit précis où, en entrant tout de suite à gauche et au bord du chemin, se trouvait le coin des violettes...

Oublions ce jardin avec ou sans oignons et laissons venir ce deuxième souvenir. C'était la semaine de sélection pour l'entrée à l'école de formation d'éducateur spécialisé. Elle se déroulait en internat

et nous devions assurer les repas. Il fallait des cuisiniers et je m'étais porté volontaire... pour une soupe à l'oignon. Dire qu'elle était exceptionnelle serait mentir... Mais bizarrement elle plut au directeur, psychiatre et fondateur de cette école. Att-elle participé à mon devenir ? Il n'est plus là pour y répondre. Mais pour moi, cette soupe bien accueillie (et de ce fait conviviale) est toujours bien vivante dans ma mémoire. J'ai eu quelques années plus tard l'occasion – à plusieurs reprises – de le satisfaire notamment avec les « Serpents de légumes » de Troisgros¹. J'étais pour ce banquet au piano, il était quant à lui à table ce soir-là. Mais c'est une autre histoire...

Un souvenir en appelle un autre. C'est l'été dans un petit village d'Auvergne. Nous sommes en famille je propose (je ne sais plus pourquoi) de cuisiner une soupe à l'oignon... Alors guilleret, porté par l'accord

1. Une alliance de trois légumes : navet, carotte et concombre avec du beurre fondu, Troisgros, pp. 304-305.

familial, je m'active et demande à la mère de l'une de mes belles-sœurs la possibilité d'utiliser sa cuisine et recueille auprès d'elle les ingrédients nécessaires : oignons, pommes de terre... Je ne tardai pas à me heurter à un problème important : l'insuffisance des ingrédients requis. Que faire ? Abandonner ou relever le défi ? Je choisis le défi. Autant dire que rien ne fut perdu de cette matière première parcimonieuse : épluchage délicat des quelques oignons et de l'unique mais grosse pomme de terre. Cuisson attentive des oignons jusqu'à la caramélisation, juste cuisson de la pomme de terre coupée en petits cubes et pour donner la sensation d'avoir un peu plus de matière, feuilles d'orties et de pissenlits hachées très finement et dés de pain rassis grillés avec du beurre dans la poêle... Que dire du résultat final ? À la surprise générale elle fut (en l'état) appréciée... Aux dires de ma belle-sœur, lors de

nouvelles rencontres familiales en d'autres lieux, sa mère en parlait souvent. Je me demande encore s'il s'agissait de la soupe ou de l'intrusion impromptue d'un étranger endimanché dans sa cuisine!...

Soupe à l'oignon donc, récurrente et revigorante servie dans les mariages quand repas et boissons se font lourds sur l'estomac... Soupe dans laquelle l'oignon est la première vedette.

Vedette aussi dans la caghuse, un plat picard « à base de rouelle de porc à l'origine destinée à réconforter, à réchauffer les travailleurs, à les remettre d'aplomb après l'effort...² » La caghuse restauratrice en récompense ! J'en salive déjà, surtout que je connais bien la recette et le goût de la viande fondante et celui des oignons confits par le gras et la cuisson.

La rouelle (avec au moins trois centimètres de gras) enveloppée dans deux importantes couches d'oignons hachée cuite à 180° pendant environ 2h30 se mange chaude avec une salade ou froide. Nous l'avons souvent cuisinée pour des amis ou à d'autres occasions festives... Hélas, le gras tend à disparaître de nos habitudes alimentaires ! Trouver une rouelle avec cette particularité (gàge d'un porc de qualité nourri à

la ferme) devient compliqué. Exit alors les oignons...

Notons au passage que la ville d'Auxonne a sa recette gastronomique « L'oignonade auxonnaise » dans laquelle oignons et Bourgogne ali-goté (associé au cognac) font bon ménage. L'Office de tourisme de la ville la présente fièrement avec tous les éléments nécessaires à sa réalisation...

Laissons ces vécus personnels (et cette publicité touristique) autour de l'oignon et venons-en à la raison du titre « Larmes étoilées ». Ce titre n'est pas lié au hasard. Il renvoie à la genèse de ce texte. En effet l'idée d'écrire sur l'oignon est née d'une émission de télé-réalité.

Ainsi, le mercredi 16 mars sur M6 Clare Smyth, première cheffe britannique à être triplement étoilée au Guide Michelin, participait à l'épisode 5 de *Top Chef*. Elle était venue avec une épreuve pour les candidats : réaliser un plat dans lequel l'oignon serait sublimé... Épreuve difficile pour ces derniers car sublimé par elle l'oignon accédait à l'empyreé...

Mis en lumière par cette cheffe l'Oignon ne sera plus pour moi un banal ingrédient.

2. Cf. <https://www.specialites-de-france.com/la-caghuse/>



dient que l'on utilise, larme à l'œil, pour la salade ou pour accommoder les plats mais un vrai légume méritant toute mon attention. Lors de mes sorties du samedi au marché mon regard sur celui-ci ne sera plus tout à fait le même. Et, au-delà des inévitables larmes, le plaisir de le cuisiner prendra un nouveau sens... N'est-il pas de ceux capables d'accéder aux étoiles!...

Des étoiles, la France d'ailleurs n'en manque pas et déjà avant Clare Smyth, les grands chefs étoilés servaient dans leur restaurant l'oignon sous de multiples formes... Roger Vergé avait ensoleillé ses « oignons blancs farcis ». Pendant qu'à la même époque Alain Chapel avec ses « oignons confits à l'écorce d'oranges et aux vinaigres » présentait avec les mêmes oignons une entrée originale... De son côté Joël Robuchon s'intéressait avec sa recette aux « petits oignons glacés » aux petits oignons nouveaux. Quand avec Michel Guérard les oignons devenaient « marmelade d'oignons au Jerez »...

Avaient-ils atteint la perfection de Clare Smyth, sacrée Meilleure Cheffe du monde en 2018?... Qu'importe, puisqu'au piano des grands chefs l'oignon trou-

vant sa place bien méritée intégrait les rangs d'autres légumes ou fruits réputés. Le rang d'oignon, bien sûr!...

Épilogue

Pour le déjeuner de ce midi j'imagine – pour m'amuser et sans aucune prétention gastronomique – une recette constituée de plusieurs membres de la famille de l'oignon.

Il s'agit de poireaux à la vinaigrette (avec une petite gousse d'ail hachée finement) rangés en damier dans un plat et sur lesquels je mettrai quelques très fines rondelles d'oignons rouges et jaunes, puis quelques brins de ciboulette ciselés et aussi quelques feuilles d'ail des ours (cueillies dans le jardin) roulées, coupées en fines lanières et en partie déroulées... Enfin pour décorer je déposerai trois petites roses réalisées avec la pointe de mon laguiole dans une pelure de tomate...

Il est 18h; assis sur mon tabouret dans ma cuisine je termine ce texte sur mon ordinateur pendant que derrière moi la soupe cuit. C'est une soupe aux poireaux pomme de terre dans laquelle mon épouse a ajouté un gros oignon jaune, une gousse d'ail et plusieurs feuilles d'oseille. Elle a épluché les poireaux et moi, au bord des larmes, l'ail et l'oignon...

Post-scriptum : le 13 avril, après Clare Smyth, c'est Massino Bottura, le chef italien triplement étoilé (expert de l'anti gaspi) qui défia les candidats de *Top chef* sur le pain rassis et ce 21 avril le chef britannique Heston Blumenthal (spécialiste de la frite), lui aussi triplement étoilé, demanda aux candidats de l'impressionner avec une simple pomme de terre.

Éberlué par tant de compétences, je me pose une question : face à toutes ces internationales étoiles oserai-je encore cuisiner une soupe à l'oignon ?

En attendant j'ai encore beaucoup de « pluches » d'oignons à effectuer et de larmes à essuyer !

PIERRE ROSSET



Références

Chapel, Alain, préf. de Claude Lebey (1980), *La cuisine c'est beaucoup plus que des recettes*, Paris, Robert Laffont.

Guérard, Michel, préf. de Claude Lebey (1976), *La grande cuisine minceur*, Paris, Robert Laffont.

Robuchon, Joël, préf. de Claude Lebey (1986), *Ma cuisine pour vous*, Paris, Robert Laffont.

Troisgros, Jean et Pierre, préf. de Claude Lebey (1977), *Cuisiniers à Roanne*, Paris, Robert Laffont.

Vergé, Roger, préf. de Claude Lebey (1978), *Ma cuisine du soleil*, Paris, Robert Laffont.

Rémi LEHALLIER « UN RUDE ÉTÉ »

À Beauvais (Oise), traditionnellement, les deux derniers week-ends de juin étaient dédiés à deux fêtes locales ; le dernier, aux Fêtes Jeanne Hachette qui perpétuent le souvenir de cette vaillante guerrière qui, en 1471, s'attaqua aux troupes du félon Charles le Téméraire ; l'avant-dernier, dénommé Fête des Fleurs et de l'Enseignement, s'appuyait sur la réalisation de chars fleuris qui défilaient dans les quartiers et le centre-ville, abondamment pourvus de fleurs en crépon dont la réalisation avait mobilisé, des semaines durant, les écoliers beauvaisiens. Je pense qu'elle cessa dans les années 70.

Dans son roman, « Un rude été » (Géog 2004, E.P.V. 2009), Rémi Lehallier démarre son intrigue policière dans la grand rue de Beauvais, alors que s'approche le défilé des chars...

1

Deux agents de la circulation ouvraient le cortège, derrière quoi pétaradait le Diesel d'un Massey-Ferguson.

La populace se pressait sur le trottoir, ou ce qui en tenait lieu, les travaux de "confort urbain" n'ayant guère été, ces dernières années, dans les priorités des édiles. Qu'on avait élus républicains et, vraisemblablement, francs-maçons. Louches, quoi. Au pied de la cathédrale, dont le soleil de juin étirait l'ombre tutélaire, on



avait dressé quelques gradins de fortune. S'y exposaient les notabilités de la ville-préfecture, médecins, gens du barreau, prétendus coiffeurs et soi-disant notaires, heureux de renouer avec les appareils d'antan.

Car de foutus bombardements avaient, au début de l'été quarante, réduit la ville en cendres. Les Messerschmidt 109 avaient eu la partie belle, tant la circonstance avait fait apparoir l'impéritie de nos états-majors : le Morane rendait cent bons kilomètres-heure à son homologue transrhénal et la défense antiaérienne accompagnait le déjà repli des troupes.

De la rigolade pour la Luftwaffe, que ç'avait été.

De là où il se trouvait, la vue n'était guère arrêtée que par les premiers immeubles de la reconstruction et la façade évidée de l'ancienne mairie avant de buter sur les bâtisses du fau-

bourg au bas de la colline Saint-Jean. Mais enfin, pensait Lehallier, à quelque chose malheur est bon et ce qui sortait de terre promettait un modernisme plus fonctionnel que les maisons à encorbellement entre lesquelles serpentait le ru malodorant des eaux usées. Il n'y aurait bientôt plus que quelque historien en mal de copie pour regretter les pans de bois et le torchis. "Poucaer !" fit-il intérioriquement, tout cela lui rappelait les colonies.

Il s'assit à la terrasse du Petit Paris et commanda un Clacquesin chaud. "Savez-vous à qui nous devons ce goudron hygiénique ?" questionna-t-il, car l'étiquette imprimée à Malakoff en qualifiait ainsi la composition chimique. Le garçon haussa les épaules pour s'illico absorber derechef dans le spectacle de la rue. "À un apothicaire, oui monsieur,



poursuivit le colonial, un pharmacien herboriste de la rue du Dragon à Paris qui épousa la fille d'un liquoriste de la rue des Saints-Pères, ah non, ça ne s'invente pas, à cause de quoi lui vint l'idée d'associer à une liqueur un goudron produit à partir du pin de Norvège." Le serveur soupira "Comme quoi, hein!" car Lehallier en avait toujours à redire sur tout et, n'était le défilé de chars fleuris, il aurait enchaîné sur l'histoire de l'antésite de Pérod-Berthon, pharmacien à Voiron (Isère), lauréat d'un concours lancé par une société de chemins de fer en mal de boisson rafraîchissante sans alcool pour étancher ses conducteurs de locomotives à vapeur. Mais l'homme de bar savait tout cela car le client était coutumier des lieux et des propos : il buvait sec et radotait. L'âge n'expliquait pas la chose car, bien qu'il se déclarât pensionné et s'appuyât fréquemment sur une canne, on ne lui donnait pas la cinquantaine. Il penchait, quant à lui, pour l'une de ces maladies tropicales pernicieuses due à quelque bestiole inconnue des latitudes civilisées. À moins que [il voulait dire : une femme points de suspension sourires entendus,

parce que là-bas...].

En prem's donc s'avançaient les fifres et tambours, chemise blanche, short blanc, chaussettes itou, béret et foulard rouges, et petite flûte traversière pour les dix premiers rangs, tambourin à sonnailles pour les deux derniers, la trentaine d'écoliers méritants s'attachant à suivre le pas cadencé d'un maître d'école mêmement vêtu ; les fifres donc à qui succédaient, en deuze, la cigale et la fourmi tirées par un John Deere au volant duquel, rubicond, un mal rasé distribuait des sourires béats tandis qu'à l'arrière, sur la plate-forme joliment recouverte d'un parterre de feuilles, étaient assises une mignonnette en aube blanche (on lui avait attaché dans le dos quatre ailes de carton détouré où resplendissait le jaune d'or d'un papier cristal) et une filiforme donzelle habillée de noir, pourvue des six pattes réglementaires, ainsi qu'il sied aux hyménoptères — "Ah, nom de Dieu, les nôtres c'est d'la rigolade, s'exclama Lehallier, j'en ai vu, moi qui vous parle, des taillées comme la main, oui monsieur, comme la main, et qui vous récuraient en une nuit la carcasse d'un zébu", le cafetier coupant court à la logorrhée de sou-

venirs sub-sahariens en remplissant incontinent le godet dudit ; en troise on vit arriver, à pied car les tracteurs avaient manqué, une animalière flopée inspirée du zoo du fabuliste axonais — "Car de l'Aisne il était, La Fontaine, de Château-Thierry très précisément", commenta Lehallier — à quoi la foule se mit à bruire d'exclamations et d'interjections qui culminèrent quand, en dern's, on vit approcher la haute silhouette menaçante d'un loup, en qui chacun se plut à reconnaître la silhouette de l'inspecteur primaire qui avait tenu à marquer ainsi son attachement à l'école publique, encore que l'allégorie ne fût pas d'une telle limpidité mais, quoi qu'il en soit, le spectacle de cette cavalcade offerte par les écoles de la ville semblait ravir la masse ouvrière endimanchée.

Cela suffit à ternir l'après-midi de Lehallier qui, ramassant promptement sa mitraille, se hâta vers le haut de la ville. Il longea le canal, prit la rue Monte-à-regret qui menait jadis les condamnés vers la place où l'on dressait la guillotine, et s'en fut vers le faubourg Gaillon jusqu'au septante-six. Il avait accoutumé d'y passer le dimanche, histoire d'entretenir l'esprit de famille. Car la maisonnette abritait, sur ses deux étages et combles aménagés, son frère puîné Raymond, sa belle-sœur Henriette et leurs filles. Quatre mignonnes nées dans les îles où un vague goût de l'aventure chez lui, la passion du martyre chez elle avaient poussé les parents d'icelles à affronter l'océan.



C'était avant-guerre et l'exil était relatif, les Petites Antilles s'affichant françaises. La question coloniale divisait d'ailleurs les Lehallier, le cadet défendant mordicus la geste missionnaire et l'idéal civilisateur, l'aîné tirant de sa propre expérience africaine la certitude qu'il était un seuil, dans le degré de culture, au-delà duquel jamais l'indigène ne pourrait accéder.

À peine eut-il toqué à la porte qu'il perçut dans l'escalier une envolée de moineaux : piétinements et froufrous de robes.

"C'est toton, c'est toton!"

— Allons, les filles, laissez souffler votre oncle, sermonna Raymond en étreignant son frangibus.

— Salut, vieux flibustier, répliqua René — [vous ai-je dit qu'il s'appelait René, notre Lehallier?] — je pose pas mais je voulais savoir, Henriette, comment kèva?

Car sa belle-sœur était en gésine. Ils rêvaient d'un garçon. Dans une dizaine au plus, elle serait parturiente. Ils avaient prévu que la chose adviendrait à la maternité de Rouen, à deux petites heures de voiture, "Car tout ceci est une affaire de fem-

mes, pas?", constata le paternel de la quasi quinte. Sa mère saura veiller au bon déroulement des opérations". Le capitaine autorisait l'usage d'un véhicule de la gendarmerie. Car, gendarme il était, Raymond, enfin avait été, avant, tout juste revenu de la Martinique et d'un casernement en Seine-Inférieure, de prendre au tribunal une charge de greffier.

— Vous êtes en beauté, ma chère, complimenta Lehallier.

D'ordinaire elle rosissait. Là, pas. Il lui trouva, sans l'avouer, la mine fatiguée mais les Tropiques et les grossesses auraient eu raison des meilleurs tempéraments. Elle avait néanmoins gardé une pointe d'ingénuité dans le regard et, pour tout dire, beaucoup de charme. Son frère lui servit un café. Il fit rouler le nectar en bouche. Il eut un froncement de sourcil avant de tâter :

— Africain, je dirais.

Raymond renchérit :

— Libéria ou Congo?

— Ah non, c'est pas du robusta ça, tu parles bien du robusta Chevalier? [l'autre opina], Non, non, pas du robusta. Il est plus... Il a plus de corps, il est plus... astringent, tu vois, ce petit arrière-goût un peu âcre. Je dirais coffea liberica.

Raymond applaudit, imité par ses filles, dont l'aînée conclut :

— Il est trop fort, toton.

Il faut dire que Lehallier avait vécu une décennie au Sénégal. Il y assumait des responsabilités assurément importantes et peut-être plus, à l'écouter, dans le commerce des produits coloniaux. Il veillait, dans le port de Dakar, au conditionnement du

java, les cafés, qu'on se le dise, étant classés en quatre familles principales que distingue la forme des fèves : les moka, les Bourbon, les Brésil, Rio et Santos, et les java, à quoi s'étaient adjoints, depuis le début du siècle, le caracoli et le tonkin. La grande affaire de son bizenesse restait cependant l'arachide — mais son frère n'allait tout de même pas, aux alentours de la demie de seize heures, lui servir des cacahuètes.

— Bon, je compte sur toi pour la fin de la semaine? demanda ledit, car il était convenu, un, que la Peugeot de la gendarmerie véhiculerait monsieur et madame dès les signes avant-coureurs de l'obstétrique, deux, que miss Cavendish, interprète au tribunal, prendrait en charge les quatre rouquines, elle-même par ailleurs arborant la même russulescence (à quoi donnait plus d'élégance le terme britiche d'aubeurne) et, trois, que l'oncle passerait régulièrement faire valoir son autorité et, s'il le fallait, la vigueur d'un coup de gueule.

— Promis, répliqua sobrement Lehallier en s'éloignant car c'était l'heure du ciné.



UN LIVRE À VOYAGER



Nicolas Jolivot est un habitué des albums sur la Chine mais celui-ci m'a emportée aux sources du Nil : *Aux sources du Nil, en Ouganda et en Éthiopie*, aux éditions Elytis.

Il achète des cahiers chez des marchands de bord de route et privilégie le stylo et les pigments qui s'offrent à lui au cours de son voyage.

Doubles pages aux couleurs pastels, croquis rapides et portraits subtils d'inconnues ou d'inconnus enchâssés dans des ovales gracieux comme des camaïis, un trait parfois enlevé, parfois appliqué.

Son récit est discret comme

lui, mêlé aux hommes et femmes qu'il côtoie lors de son périple, d'une écriture aisée et claire.

Il parle de mets et de repas *"Jamais de ma vie je n'ai goûté d'avocat aussi savoureux"*.

Il décrit la misère sans apitoiement : *"Dans un trou j'ai vu un homme allongé presque sans corps tant il était maigre dans ses haillons"*.

Il se souvient de rencontres, *"Comme beaucoup de ses concitoyens, Amanizg a fait des études supérieures, mais il ne trouve pas de travail alors il est revenu au village donner un coup de main à ses parents"*.

Il s'inquiète des transports incertains et chaotiques : *"L'accès jusqu'au rafiote se fait en pataugeant jusqu'aux genoux dans les jacinthes d'eaux et les détritiques"* mais cherche toujours à comprendre - et nous aussi - *"je vois une femme et son bébé transportés sur les épaules d'un homme... J'ai peur de comprendre : la construction d'un ponton priverait les porteurs de leurs maigres revenus"*.

Il ne juge pas, mais s'étonne lui *"le faranji"* qui écrit et dessine tout ce qu'il croise.

on chemine à ses côtés : suant, souriant dans la lumière et la nuit tôt tombée, toujours curieux du lendemain ou de la page suivante.

Il n'y a nul exotisme dans ce grand livre illustré qui se dit *"carnets de voyages"* mais un respect immense pour toutes ces rencontres.

Bien des clichés sont mis à mal comme celui-ci lorsqu'il arrive aux sources du Nil : *"J'ai cherché hier les chemins pour m'approcher du Nil. Mes tentatives débouchaient sur des impasses, contre des usines, devant des entrepôts grillagés, longeaient des habitations faites de planches. Jusqu'à ce que je trouve enfin un petit sentier. Il menait à une berge où les habitants les plus pauvres s'approvisionnent en eau, nettoient leur linge, se lavent ou bricolent des barques délabrées."*

"Que sais-je de cette partie du monde? Rien. Et je n'ai pas que le fleuve à suivre..."

Il suffit de partager la modestie de Nicolas Jolivot, pour s'ouvrir au voyage sans agence ni intermédiaire.



Au fil des pages, des illustrations,



SYLVIE VAN PRAËT

SAISONS n°4

a été rédigé par

Léo Demozay, Michel Deshayes, Marc Frétoy,
Élie Hernandez, Michel Le Drogo, Rémi Lehallier,
Pierre Rosset, Sylvie Van Praët, Roger Wallet

Le n°5 paraîtra
le 21 septembre 2022